

Un aspect original des *Antimémoires* d'André Malraux

Le retour du baron de Clappique¹

Éditions utilisées :

A. 1^{re} éd. : *Antimémoires*, Paris, Gallimard, collection « Blanche », 1967, 605 p.

A. *Antimémoires*, Paris, Gallimard, collection, « Folio », 1972, 634 p.

Au crépuscule de l'œuvre, lorsque tous les démons semblent exorcisés, le baron de Clappique fait une réapparition balzacienne² dans les *Antimémoires*. Flanqué du chat Essuie-Plume, il rejoint Malraux, ministre en voyage officiel, au consulat général de Singapour. Dans la version de 1967, son rôle se borne à lire, à commenter un scénario, *Le Règne du Malin*, librement inspiré des aventures de Mayrena. Ce synopsis, que Malraux attribue à Clappique, a été composé dans ses grandes lignes au début de la « drôle de guerre », avant le départ de l'écrivain pour la caserne de Provins où il s'est engagé comme deuxième classe dans une unité de chars.

André, se souvient Suzanne Chantal (dans *Le Cœur battant*, Paris, Grasset, 1976, p. 130), s'attaque à un sujet qui lui plaisait bien lorsqu'il pensait n'avoir pas le loisir de s'en occuper : les aventures asiatiques de *Mayrena*. Mais ce roman s'encadre mal dans le décor mesquin du *Royal Versailles*³. Surtout le cœur n'y est pas.

Dans l'édition remaniée de 1972, la quatrième partie, intitulée « La Voie royale », est plus travaillée, enrichie de deux longs dialogues, élaguée avec bonheur en ce qui concerne le scénario. Le « petit gesticulant », qui accueille le ministre, n'est plus qu'un « des modèles du baron de Clappique » (A. 384) et, pour prévenir tout contradicteur, Malraux précise que les autres sont morts. Bien qu'il soit devenu chauve, qu'un monocle noir ait remplacé le taffetas d'autrefois, le « profil de sympathique furet » de ce personnage qu'il continue, malgré tout, d'appeler Clappique, n'a pas changé. Il a repris son ancien métier d'antiquaire (A. 1^{ère} éd. 376) ; il habite le célèbre hôtel *Raffles* et, comme il a travaillé à Hollywood, il « reçoit la plupart des troupes qui viennent filmer des extérieurs en Malaisie » (A. 384). Devenu, à Singapour, une sorte de personnalité, il est aussi correspondant de l'Agence française de Presse. Il semble avoir

¹ Reprise de la *RHLF*, 1991, nos 4-5, p. 672-676.

² A une question posée par Frédéric Grover (dans *Six entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1978, 158 p., p. 112 et 113) à propos de la prolifération de Clappique, Malraux, citant Vautrin et Charlus, répond : « Les romanciers ont coutume de dire qu'ils sont conduits par leurs personnages... C'est très exagéré mais cela peut devenir vrai d'un personnage qui s'introduit pour ainsi dire de lui-même dans leur roman parce qu'il correspond à des données inconscientes, archétypiques. Et il se met tout naturellement à proliférer, à réclamer de plus en plus de place. Remarquez encore qu'il ne s'agit pas d'un personnage exemplaire : Balzac ne voulait pas être comme Vautrin, il aurait plutôt voulu être comme Rastignac ».

³ Un hôtel de la rue Le Marois où il s'est installé avec Josette Clotis.

vaincu ses angoisses, ses peurs. « L'âge l'a calmé » (A. 1^{re} éd. 376). Toujours prolixe, l'esprit aiguïlé par l'alcool qu'il n'a pas abandonné, il discerne désormais avec une habileté diabolique les fêlures dans la vie des autres, celle de Joseph Conrad par exemple.

Le soir, au dîner, dans une salle du consulat aux murs recouverts de « masques secrètement fraternels » (A. 470), la conversation, animée par les pitreries de Clappique et l'humour flegmatique d'un inspecteur des consulats, s'enroule autour du thème de l'aventure. Propos brillants et bigarrés, ponctués par les exclamations saugrenues de Clappique (« Voltigez », « Tarare-pompom » etc.). Saladin, le héros musulman de la troisième croisade, y côtoie Lord Jim Almayer, l'homme qui voulut être roi, la petite prostituée du Pont-au-Change rencontrée à Karakorum par les envoyés du pape à Gengis Khan, l'ombre illustre de Marco Polo, l'ombre sanglante de Timur-Lang, le *Chat Botté* à la mode de Sumatra et les « frères de la côte » chers à Mac Orlan. La comédie politique de l'Indonésie s'y oppose à la puissante unité de la Chine. Malraux évoque Soekarno, leader extravagant et fragile, dont la « démocratie guidée » offrait une étonnante synthèse des formes autoritaires de gouvernement et dont le portait, esquissé en creux, fait ressortir la grandeur volontaire de Nehru ou de Mao Tsé-toung tel qu'il apparaît dans les *Antimémoires*.

Clappique permet à Malraux d'inclure dans les *Antimémoires* une réflexion sur *La Voie royale*, que d'aucuns considèrent comme un rameau mort de l'œuvre, même s'il y démontre que les aventuriers ne l'intéressent plus comme il s'est livré au mythe de Lawrence d'Arabie en écrivant les quelque cinq cents pages de ce qui aurait dû être *Le Démon de l'Absolu*. Pour le ministre du général de Gaulle, les aventuriers se sont effacés non devant les politiciens qu'il méprise mais devant les hommes de l'Histoire. L'aventure, dernière féerie du monde moderne, n'a pas survécu au réveil de l'Asie. Mais le retour de Clappique suscite des images étranges (Goering fasciné par un train électrique pour les enfants, Hitler jouant à cache-cache avec une de ses maîtresses à Berchtesgaden, le kangourou mangeur de tapis de Nina de Callias, etc.), ranime l'illusion et les chimères : l'interrogation sur l'Asie dissimule, en fait, une interrogation sur l'Europe, sur l'Histoire qui, bien qu'elle soit autre chose qu'une « aventure mirobolante » (A. 427) selon le mot de Clappique, ne peut échapper aux comédies du monde.

Le narrateur des *Antimémoires*, remarque Gaëtan Picon, dans la brève addition de juin 1973 à son essai : *Malraux par lui-même* (Paris, Seuil, 1953, 192 p.), se trouve devant une histoire dont le sens s'est égaré. Du moins là où il s'est trouvé agissant et, simplement, vivant. Mao peut être le héros d'une vision mythique de l'histoire : mais pas pour l'auteur des *Antimémoires*, où il n'est qu'un personnage épisodique. Quant au général de Gaulle qui occupe la scène dans *Les Chênes qu'on abat*, il est clair qu'il n'a pas été l'instrument d'une finalité historique mondiale. Ce ne fut pas sa faute : ce n'est pas lui qui a retiré son sens au projet révolutionnaire. Et ce ne fut même pas la faute des révolutionnaires : simplement, en Europe, la fin de l'histoire semble venue : l'ère de l'organisation commence. Et, en même temps, celle d'un désordre, d'une crise dont de Gaulle disait en mai 68 qu'elle était « insaisissable », mot qui demeure vrai pour le narrateur qui pourrait la suivre au jour le jour, non la structurer mythiquement.

Cet « insaisissable », matérialisé ici par les lépreux de l'Insulinde éclairés par les torches rouges du pétrole, se conjugue avec l'irrationnel : le monde n'est pas entièrement accessible à la connaissance, il contient un résidu inintelligible, il plie sous le vent du hasard, résonne de

coïncidences baroques comme celle qui fit pénétrer Hitler en Union soviétique deux jours après qu'on eut sorti Tamerlan de son tombeau, à Samarcande. Malraux, le ministre qui faisait-le-ministre comme le chat faisait-le-chat chez Mallarmé⁴, qui dessinait des « dyables » pendant les conseils est désormais persuadé que la politique est devenue un jeu imposé par un nombre d'hommes qui va se restreignant, dans une Histoire souillée par les scories du destin. Il pense qu'une ère arrive à sa fin qui enverra « au néant les histoires et l'Histoire ». « L'abîme [...], écrivait Paul Valéry en avril 1919, est assez grand pour tout le monde ».

J'entends une fois de plus : écoute la rumeur d'Ys qui s'engloutit, de Byzance qui s'écroule doucement ; écoute s'éteindre ce qui fut Singapour, en 1965 de l'ère chrétienne...

Je connais depuis longtemps ce sentiment solennel et sinistre. Il ne s'agit pas de la durée qui nous emporte, et que la pensée ou l'œuvre d'art reconquiert ; il s'agit de l'aigle héraldique dont l'ombre passe sur moi comme le vent tiède de l'Océan ; du Temps meurtrier qui envoie au néant les histoires et l'Histoire. Le souvenir transfiguré reconquiert la jeunesse perdue ? La pensée reconquiert la durée ? J'entends la rumeur déjà lasse : écoute-moi, écoute-moi bien prier pour l'agonie de ce que tu appelais l'Europe ; bientôt, on ne se souviendra plus que de mon chuchotement. (A. 396).

La cohérence, la finalité, l'espoir quittent notre civilisation soumise aux marchandages sordides, aux bavardages ineptes, prétentieux et facilement homicides. Incapable de créer de nouvelles valeurs, il semble qu'elle soit, à l'image de la rue de la Mort à Singapour, un gigantesque mouvoir. Elle nous échappe, peu à peu, tandis que les papillons se multiplient depuis des millénaires sous « les nuages immobiles de l'équateur » (A. 426).

Clappique, avec sa « voix tristement grinçante » (A. 409), était le personnage nécessaire pour réintroduire le farfelu, le dérisoire dans une œuvre qui commence par la confiance d'un aumônier, d'un confesseur : « *Il n'y a pas de grandes personnes* ». D'autre part, nous savons, depuis la parution des Mémoires de Clara Malraux, de la biographie de l'écrivain par Jean Lacouture, que, bien qu'il ait souvent proclamé : être homme, c'est réduire le plus possible sa part de comédie, André Malraux, par ses silences lourds d'allusions, l'affirmation de demi-vérités ou de demi-mensonges, a enrobé sa vie d'une légende dont il ne s'est pas toujours dégagé. Aussi par une pirouette de romancier, il réintègre l'être et le paraître, le rêvé et le vécu dans ses *Antimémoires*, œuvre d'art par excellence qu'illustre parfaitement la phrase du *Menteur* de Jean Cocteau : « Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité ».

Malraux parade et pare les coups, et se démasque en se masquant trop bien. Livre de sorcier minutieusement halluciné qui veut trop se prendre pour un autre pour ne pas [...] se trouver lui-même, résumant les deux formules des *Noyers de l'Altenburg* : l'homme est ce qu'il fait, l'homme est ce qu'il cache⁵...

⁴ À propos de ses fonctions officielles, Malraux aimait à conter cette histoire : Mallarmé, qui avait un chat, voulait savoir ce qu'il pensait ; un soir que son chat conversait avec d'autres chats dans la gouttière, il écouta très fort et il entendit : « Je feins d'être chat chez Mallarmé ».

⁵ Jean Lacouture, *André Malraux. Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil, 1973, p. 401.